J. Alfred Fecteau

N° 1554

LE P. MARTIN.

BX4705
M42
P44
***

Georges-Alphonse
DAVIAULT

LE P. MARTIN.

LES anciens élèves du collège Sainte-Marie et les nombreux amis du R. P. Félix Martin apprendront avec regret la nouvelle de sa mort. Le P. Martin languissait depuis longtemps. L'asthme le fatiguait déjà depuis vingt ans quand il quitta le Canada. Il est mort à Paris, le 25 novembre, à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

Le R. P. Martin naquit le 4 octobre 1804, à Auray, petite ville de Bretagne, chère aux pieux Bretons à cause de son pèlerinage à la bonne sainte Anne. Il était d'une famille ancienne et distinguée. Son père, Jacques Augustin Martin, fut longtemps maire d'Auray et conseiller général du Morbihan. Son nom est resté populaire et sa mémoire vénérée. C'est à lui qu'on doit la jolie promenade du Loc, qui domine la gracieuse rivière d'Auray. Un des quais de la ville porte encore son nom.

Sa mère, Anne Armel Lauzer de Kerzo, était une sainte femme, dont le bonheur était de donner à sa famille une éducation vraiment chrétienne. De ses dix enfants, trois ont laissé le monde ; les autres ont trouvé de nobles alliances et de belles carrières. Félix avait un frère aîné appelé Arthur, resté célèbre dans l'archéologie chrétienne. Tous deux firent leurs études classiques au petit séminaire d'Auray, non loin du sanctuaire de la bonne sainte Anne, alors confié aux PP. Jésuites. Tous deux entrèrent dans la compagnie de Jésus, qu'ils ont honorée par une vie laborieuse et par une sainte mort. Disons de suite que leur père ne s'est pas contenté de donner deux de ses fils à la compagnie de Jésus, mais que c'est à lui que les Jésuites doivent la belle résidence de Vannes, devenue plus tard le grand collège de Saint-François-Xavier, dont le Père Félix a été recteur après avoir quitté le Canada.

Le 27 septembre 1823, Félix entrait au noviciat de Montrouge, à Paris. Arthur était scolastique depuis longtemps, et il étudiait à Rome, où ses talents l'avaient fait appeler, quand il apprit cette bonne nouvelle : " Mon cher Félix, lui écrit-il, " combien j'ai ressenti de joie à la lecture de ta " lettre. Elle m'a appris tout ce que je pouvais

" savoir de plus agréable. Te voilà où j'ai tant
" désiré que la Providence te conduisit par la main,
" et tu possèdes ce qui t'est uniquement nécessaire,
" une volonté généreuse de ne rien refuser à Dieu
" et par là même à ton bonheur. Et toi aussi, ô
" Félix, tu es donc séparé du grand nombre, pour
" prendre place parmi les bien-aimés de l'Epoux,
" etc." Le reste est plein de cette affection tendre et de cette douce piété.

Après deux ans de noviciat, Félix fit les vœux de scolastique, et commença ce que l'on appelle dans la compagnie, la régence. Nous le voyons pendant de longues années dans les collèges, en France, en Suisse, en Espagne, en Belgique, à Saint-Acheul, à Dol, à Avignon, à Brig et à Estavayé, au Passage, à Brugelette. C'est ainsi qu'il se préparait à venir fonder à Montréal le collège Sainte-Marie. Ayant eu à s'habituer à des climats, des usages, des caractères si différents, il acquit, pendant sa longue régence, cette expérience qui prépare un homme à bien gouverner.

En Suisse, il reçut les ordres sacrés vers 1831. Enfin, après avoir continué son rude travail dans les collèges et dans les missions, le P. Martin fut envoyé au Canada. Le 31 mai 1842, il arrivait à Montréal.

On apprendra peut-être, avec intérêt, à quelle occasion il vint, avec ses compagnons, renouer à Montréal la chaîne des anciens apôtres du Canada. Le P. Chazelle fut le premier anneau. Dès 1839 il fut appelé, par l'entremise de Messire Quiblier, son ancien élève, et selon le grand désir de Mgr. Lartigue, alors évêque de Montréal, pour donner la retraite au clergé du diocèse. Le P. Chazelle était recteur du collège Sainte-Marie, au Kentucky ; il accepta l'invitation de son ancien ami et donna la retraite désirée. La présence d'un Père Jésuite à Montréal devint un événement ; les citoyens s'en émurent, ils rappelaient les souvenirs passés ; enfin, plusieurs personnages, parmi le clergé et parmi les laïques, vinrent en députation auprès du P. Chazelle pour lui exprimer le vif désir de voir la compagnie de Jésus rétablie au Canada, où elle avait eu tant de missionnaires et de martyrs. Quel fut le résultat ? Le P. Chazelle, au lieu de retourner au Kentucky, se rendit en France pour traiter avec les supérieurs de la compagnie.

L'année suivante, Mgr. Bourget sut rendre efficace la demande de ses diocésains. Ce fut pendant son voyage à Rome, en 1841, qu'il remit son " Appel aux Jésuites " entre les mains du général de la compagnie. Cet appel fut bien accueilli, et

bientôt le P. Chazelle, qui était aussi à Rome, fut désigné pour venir fonder la nouvelle colonie avec les compagnons que la province de Paris devait lui adjoindre. Le 31 mai 1842, six Pères et trois Frères arrivaient à l'évêché de Montréal. Mgr. Bourget était en tournée pastorale, mais il les attendait, et son esprit de foi avait laissé l'ordre de les recevoir comme des envoyés de Dieu. Ils furent en effet accueillis avec l'effusion de la charité, et comme des frères qui venaient prendre leur part des travaux et des fatigues apostoliques. C'est le témoignage que le P. Martin rend lui-même à MM. les grands-vicaires et aux chanoines de Montréal, dans une lettre que nous avons lue.

Les compagnons du R. P. Chazelle, supérieur, étaient les PP. Martin, Tellier, Hanipaux, Luiset. Les PP. Chazelle et Duranquet devaient, un peu plus tard, fonder les missions du Haut-Canada et du lac Huron. En 1845, le P. Chazelle, en route pour la mission du Sault Sainte-Marie, fut surpris par une grave maladie dont il mourut, à Green Bay, dans le Michigan. Le P. Duranquet passa de longues années chez les sauvages de la tribu des Sauteux. Aujourd'hui, il est parmi ceux de Manitouline. Le P. Martin exerça son ministère dans le Bas-Canada et surtout à Montréal.

Le projet de Mgr. Bourget, en faisant son " Appel aux Jésuites ", était surtout de leur confier un de ses collèges. Il leur offrit celui de Chambly, d'accord avec M. Mignault, fondateur de ce collège et curé de la paroisse. Les Pères se rendirent donc sur les lieux ; mais après avoir considéré la nature du terrain et des édifices, et surtout après avoir pesé mûrement les conditions qu'on leur posait, ils conclurent, avec regret, qu'ils ne pouvaient accepter sans exposer le succès de leur établissement au Canada. Ce refus fut une surprise et un embarras pour Mgr. Bourget. Comment trouver ailleurs un asile et un moyen d'existence ? Le P. Martin va nous expliquer pourquoi et comment la cure de Laprairie fut alors offerte.

" La paroisse de Laprairie, dit-il, voyait son curé " élevé à l'épiscopat. Mgr. Power venait, depuis " peu de jours, d'être sacré évêque de Toronto, et " il était sur le point d'aller prendre son siège. " Mgr. de Montréal nous offrit alors, provisoire- " ment du moins, l'administration de cette paroisse, " où nous trouverons bien des souvenirs de nos " Pères. Ils en furent les premiers pasteurs, et " cette seigneurie était une de leurs plus belles " possessions dans ce pays. " Le P. Martin parle ensuite de la joie avec laquelle les habitants ac-

cueillirent la proposition qu'ils " firent de bâtir un collège, enfin, de la manière généreuse dont ils les reçurent ; il termine ainsi : " Le R. P. supérieur " porte le titre de curé (c'était le P. Chazelle), deux " de nos Pères le secondent dans ses fonctions, " pendant que les autres s'occupent dans les re- " traites et les missions. " Ce fut le 2 juillet 1842, que les Jésuites furent réinstallés à la cure de Laprairie. Le P. Martin fut destiné aux retraites et aux missions.

Le 15 janvier 1843, les PP. Martin et Luiset vont demeurer à l'évêché, afin d'exercer le saint ministère à la cathédrale. Dans le dessein de Monseigneur, c'était un moyen de disposer les esprits à l'établissement d'un noviciat, et même, dit le P. Martin, d'un grand collège, "qu'il aurait voulu voir entre les mains des Jésuites, dans la ville épiscopale. " Un noviciat dans un évêché, c'était peu facile. Les novices ne vinrent point. Dans la suite, le P. Chazelle loua une maison près du presbytère de Laprairie. Une pauvre chambre servait de chapelle ; c'est là que le premier novice s'est présenté, à la fin de juillet 1843. Le P. Martin nous explique lui-même comment la Providence est intervenue : " M. Rodier, dit-il (lettre du 12 août 1844), avocat " de Montréal, avec lequel nous n'avions eu encore

" aucune relation, alla offrir à Mgr. l'évêque, une
" jolie maison qu'il achevait de bâtir, à une des ex-
" trémités de la ville. Il la donnait aux Jésuites
" pour cinq ans, sans aucune charge. Depuis long-
" temps il s'occupait de cette affaire avec sa ver-
" tueuse épouse, et ils adressaient fréquemment
" des prières au ciel pour obtenir le succès. La
" proposition nous en fut faite aussitôt et ne tarda
" pas à être accueillie. Le 9 septembre 1843, nous
" y entrions. Monseigneur vint avec joie célébrer
" la messe. Quelques amis s'étaient joints à la fa-
" mille du donateur.... pour les besoins de la vie....
" la divine Providence a intéressé en notre faveur
" des cœurs généreux. Des secours de toute na-
" ture sont venus fréquemment nous rappeler qu'on
" ne perd rien en quittant tout pour Dieu, " etc.
Lorsque le P. Martin écrivait ainsi, le P. Chazelle était rendu à Sandwich pour les missions du Haut-Canada. Le P. Tellier était curé à Laprairie ; le P. Luiset était maître des novices chez M. Rodier ; c'est sur le P. Martin que retombait le lourd fardeau de supérieur de la mission du Bas-Canada.

Nous avons vu que Mgr. Bourget voulait aux Jésuites un grand collège à Montréal. Le 1er novembre 1845, il y eut une assemblée publique des principaux citoyens de la ville, présidée par Mon-

seigneur lui-même. Le but était d'assurer l'établissement du futur collège. Monseigneur fit lecture d'une lettre pastorale qu'il se proposait de publier pour encourager l'œuvre. Il ne s'agissait, pour commencer, que d'un externat et d'un logement pour les Pères et pour leur noviciat. Aussitôt, une souscription fut ouverte, et on peut dire qu'elle fut encouragée avec enthousiasme. Le P. Martin, se voyant si bien secondé, était plein d'espérance ; il ne pouvait plus retarder. Avant tout, il devait choisir le terrain propice pour les fins proposées ; il fit bien des démarches avant de pouvoir se fixer.

Les MM. du séminaire offrirent au P. Martin l'usage d'un vaste terrain, au lieu appelé la *Croix Rouge:* là même où est aujourd'hui le grand hôpital des Sœurs Grises. Ils y mettaient pour condition que, si les Jésuites abandonnaient pour quelque raison cet emplacement, le séminaire rentrerait dans ses droits de propriétaire. Mais le P. Martin trouva que le site était trop éloigné de la ville pour le succès d'un externat. Montréal était alors peu étendu de ce côté, aujourd'hui si bien rempli par la population anglaise. Le P. Martin renonça donc à l'offre du séminaire.

M. John Donégani, riche citoyen, proposa l'endroit où se trouve aujourd'hui le collège Sainte-

Marie. Voici ce qu'un vieux professeur bien connu écrivait vers le même temps : " L'emplacement " est, de l'aveu de tout le monde, un des plus beaux, " et peut-être le plus avantageusement situé qu'on " pût choisir, en eût-on la liberté. Si l'on comprend " dans l'enceinte de Montréal, les faubourgs futurs, " dont les rues toutes tracées s'embellissent tous " les jours de nouveaux édifices, notre collège " s'élève au milieu, sur un tertre, d'où vous voyez " les rues et les maisons de la cité se dérouler à " vos pieds comme un véritable panorama."

On comprend la joie du P. Martin, lorsque M. Donégani lui fit ses offres. Le prix proposé était bien au-dessous de la valeur commerciale. Il faut se rappeler qu'à cette époque (1845) l'engouement pour les terrains élevait chaque lot à un prix excessif et toujours croissant. M. Donégani en demanda un relativement modique. Les événements survenus après n'ôtent rien au mérite de son action ; elle aura toujours pour les Pères le caractère d'un grand bienfait. Le marché fut conclu le 2 août 1846. M. Donégani l'accompagna, de vive voix, de promesses généreuses pour l'exécution du paiement. Tout était pour le mieux, lorsque survint une crise commerciale, suivie de plusieurs grands fléaux. La crise fit aussitôt baisser le prix des

terrains. Ce fut tout un renversement dans les fortunes. Les banqueroutes se multiplièrent; M. Donégani lui-même fut ruiné et sans crédit; ses créanciers furent impitoyables; ils exigèrent strictement du collège Sainte-Marie et du P. Martin, l'acquit des créances aux époques fixées. Le collège n'existait pas, et cependant il était déjà grevé d'une énorme dette.

Le P. Martin comptait sur les généreuses souscriptions des citoyens. La Providence voulait montrer qu'il fallait surtout compter sur Elle. Par suite du renversement des fortunes et des faillites nombreuses, sur plus de trois cents souscriptions, un petit nombre furent réalisées, et de nouvelles catastrophes devaient bientôt susciter d'autres obstacles.

Cependant Mgr. Bourget voulut soutenir et vivifier le courage du P. Martin par son mandement du 13 septembre 1846; il annonçait expressément la construction du nouveau collège, et il faisait appel à la bonne volonté des citoyens. Il y eut de bons effets, et pendant tout l'hiver le P. Martin put rassembler des matériaux abondants, si bien qu'au mois de mai 1847, les travaux de construction commencèrent, mais pour être souvent interrompus. Les deux grands incendies de Québec et

de Laprairie détournèrent les libéralités des fidèles vers des besoins plus urgents, et retardèrent l'acquit des souscriptions. Le presbytère de Laprairie avait été dévoré par les flammes en même temps que le village, où tant de familles de la classe ouvrière furent réduites à la pauvreté. C'était donc aux Pères Jésuites, pasteurs de ce troupeau désolé, de subvenir à une si grande détresse.

Ce serait négliger de faire connaître le cœur noble et compatissant du P. Martin, que de ne pas rappeler ce qu'il a fait lors du typhus de 1847. Il écrivait à son frère Arthur le 27 juillet : " On ne " s'occupe ici que du fléau que la divine Providence " vient de nous envoyer. L'émigration irlandaise " qui était regardée comme une source de déve- " loppement et de prospérité pour cette colonie, " devient, cette année, une calamité désastreuse. " L'émigration annuelle n'était ordinairement que " de 24,000 personnes, elle va monter, cette année, " jusqu'à près de 100,000." Le P. Martin décrit l'invasion du typhus pendant la traversée et les ravages qu'il exerce, puis il continue : " Mais par- " lons de notre ville infortunée. Il a fallu former " bientôt un nouveau lazaret ; des appentis tempo- " raires ont été dressés près de la ville. Aujour- " d'hui on y compte 1,700 malades, au milieu

" desquels règne le typhus dans toute sa violence ;
" c'était déjà un affreux malheur, mais en voici
" d'autres plus désolants encore—leur plaie sai-
" gnera longtemps. Les prêtres de Saint-Sulpice,
" dans la paroisse desquels ils se trouvent, ont volé
" à leurs secours avec une sainte intrépidité et un
" héroïsme vraiment admirables. Dieu les attendait
" sur ce champ de bataille, pour leur donner leur
" récompense. Cinq de ces messieurs sont déjà
" morts ; sept autres sont encore hors de combat ;
" il est probable qu'ils ne se relèveront pas tous.
" Deux prêtres du diocèse ont aussi péri dans ce
" ministère.... La ville, privée de plus de douze de
" ses ouvriers, est dans la plus grande désolation.
" Ceux qui restent sont accablés sous le poids
" d'une pareille douleur et par des travaux tout à
" fait au-dessus de leurs forces. Ils ont été obligés
" de demander du secours à Monseigneur, ne pou-
" vant plus suffire seuls aux besoins de la paroisse.
" Déjà notre saint Prélat avait pris l'administration
" immédiate du service des émigrants malades, et
" il marchait à la tête de ses prêtres pour leur
" porter des secours. J'étais à donner une mission
" dans la ville de Trois-Rivières, quand ces mal-
" heurs des MM. de Saint-Sulpice commencèrent.
" A mon retour, je me hâtai d'aller m'offrir avec le

" P. Saché, pour demeurer chez eux et leur prêter
" secours. Les PP. Mignard et D. Duranquet,
" venus de New York pour m'aider dans les mis-
" sions, devenaient alors très utiles, mais ils ne
" suffisaient pas pour remplir les vides faits par la
" mort. A la prière de Monseigneur, j'écrivis au
" plus vite à nos Pères de New York pour leur
" demander un nouveau renfort. Le P. Thébaud,
" supérieur du collège de New York, a généreuse-
" ment répondu à mon appel; il a envoyé immé-
" diatement quatre nouveaux ouvriers; les PP.
" Driscoll, Dumerle, Férard et Schianski. Ils ont
" été accueillis par ces MM. de Saint-Sulpice, avec
" une bonté toute fraternelle, et sans attendre un
" moment, ils se sont mis à l'ouvrage. Les hôpi-
" taux sont pleins, et le fléau se répand, quoique
" lentement dans la cité. Je reste maintenant à
" l'évêché, avec le P. Saché, pour secourir les ma-
" lades de ce quartier. Nous savons, l'un et l'autre,
" trop peu l'anglais pour nous rendre utiles auprès
" des émigrants. Jamais je n'ai plus senti le regret
" de n'avoir pas mis plus d'ardeur à l'étude de
" l'anglais et de m'être laissé distraire par d'autres
" travaux," etc.

Le zèle du P. Martin, pendant le typhus, recevra une récompense providentielle. Voici comment, à

la suite du fléau, les MM. de Saint-Sulpice sollicitèrent l'assistance de quatre Pères parlant l'anglais, pour les aider à desservir l'église Saint-Patrice et les Irlandais de la ville.

On se rendit à cette demande, sur les instances du P. Martin. Ce fut pendant cette nouvelle période que le P. Dumerle, après avoir visité une famille où se trouvait la contagion, en devint victime et mourut. Pour permettre aux quatre Pères, attachés à l'église Saint-Patrice, de vivre en communauté, le séminaire leur avait disposé un logement propice sur la rue Saint-Alexandre, vis-à-vis l'église. Cette maison pouvait abriter un personnel plus nombreux, et elle se trouvait non loin du terrain Donégani et du futur collège. Comme on pressait le P. Martin d'élever un édifice provisoire pour quelques classes, il fut confirmé dans cette idée par la possibilité de loger le personnel des professeurs avec les Pères de Saint-Patrice.

L'existence du petit collège, en attendant le grand, était donc résolue. Il y avait pour l'exécution des matériaux en abondance : on se mit aussitôt à l'œuvre. Le 6 septembre 1848, les quatre Pères de Saint-Patrice entraient dans leur résidence, et le 20 septembre avait lieu l'ouverture du *petit collège*. C'était un acheminement vers le grand,

appelé si longtemps, par la voix populaire, le collège du P. Martin. Il était, en effet, l'objet de sa plus vive sollicitude. Disons, en un mot, que les travaux n'en furent repris sérieusement qu'au mois de mai 1850, mais avec tant d'activité que Monseigneur est venu le bénir le 31 juillet 1851, jour de saint Ignace. Le 4 août suivant, le noviciat quittait la maison de M. Rodier pour s'installer au collège Sainte-Marie, dans l'étage qu'on lui avait destiné. Voilà donc le P. Martin arrivé au comble de ses plus grands désirs : l'achèvement du collège ; mais ce fut en posant sous le dôme une dette de plus de $50,000.

Le P. Martin n'est pas seulement le fondateur du collège Sainte-Marie, il en est l'architecte, et l'édifice peut être considéré comme l'un des plus beaux de Montréal. Pour comprendre la difficulté qu'il a dû rencontrer dans la division intérieure, il faut se rappeler que cette division devait s'adapter en même temps au besoin d'un externat, d'une résidence pour les Pères employés au ministère, d'un noviciat et d'une chapelle publique. Aujourd'hui, le noviciat est transféré au Sault-au-Récollet ; au lieu d'un simple externat, il y a de plus un pensionnat occupant la meilleure place, enfin la chapelle est remplacée par le Gésu. Tant de change-

ments, on le comprend, ont modifié l'œuvre du P. Martin, mais ne l'ont pas toujours embellie. Puisque nous parlons du talent du Père comme architecte, il faut ajouter qu'on lui doit encore l'église Saint-Patrice de Montréal, le noviciat du Sault-au-Récollet et quelques autres constructions moins importantes. Il donnait lui-même des leçons de dessin aux élèves du collège, et quelques-uns sont aujourd'hui distingués dans l'art du crayon.

Le P. Martin avait d'autres aptitudes très remarquées. Ainsi, sans être archéologue comme son frère Arthur, dont la monographie des vitraux de Bourges a fait l'admiration des peintres et des savants, il avait un goût très vif pour l'histoire. Il s'est beaucoup appliqué à celle du Canada ; il en a fait jusqu'à la fin l'objet de sa prédilection.

Ceux qui ont connu M. J. Viger, l'homme aux recherches historiques les plus minutieuses sur le Canada, savent que le P. Martin était son collaborateur, son ami intime, son confident et bien souvent son conseil décisif.

Ainsi, le 27 janvier 1851, M. Viger lui écrivait : " Je n'ai fini qu'hier la nouvelle copie de la *liste* " *des prêtres*, tâchez donc de remettre bientôt la " réponse à mes dernières questions, " etc. Ainsi, le concours du P. Martin devient évident, pour

cette liste restée célèbre à cause des recherches qu'elle a coûtées.

Les aptitudes du P. Martin, comme antiquaire, étaient connues des hommes du gouvernement, et M. Cartier l'a chargé d'une mission chère à un Jésuite, celle d'explorer, sur les lieux, le site et les vestiges des anciennes missions huronnes, dans le Haut-Canada, vers la Baie Georgienne. Le P. Martin a relevé avec soin les traces des anciens établissements des Jésuites, dans ce pays, où ils eurent tant de martyrs ; il recueillit plusieurs antiquités sauvages, il fit ensuite un travail orné de plans et de dessins ; le tout a été déposé au siège du gouvernement. Plus tard, nos hommes d'état montrèrent le prix qu'ils attachaient aux services du P. Martin, en le chargeant en 1857, d'une mission scientifique en Europe, et en lui confiant le soin de rechercher, dans les archives de Paris et de Rome, ce qu'il croirait devoir être utile à l'histoire du Canada. Cette mission eût un bon succès ; l'année suivante, le P. Martin rapporta une liasse de documents historiques et inédits sur notre pays. Son trésor remplit un volume in-folio, envoyé à la bibliothèque du Parlement.

Les amis de l'histoire et du Canada savent qu'on doit, en grande partie, au P. Martin, la collection

des relations des Jésuites, si intéressantes et qui font si bien connaître les vrais pionniers et les temps héroïques de la colonie. Depuis, l'activité infatigable de ce chercheur lui a fait découvrir d'autres *relations* et spécialement celles de 1672 à 1679. Il a pris soin de les faire publier. On se rappelle encore l'émotion que produisit, en 1852, par tout le Canada, son livre sur Bressani. Cette relation était en italien, il la traduisit en français et la publia, enrichie de notes, de gravures, et surtout de la biographie du digne martyr.

Le collège Sainte-Marie possède plusieurs manuscrits précieux, écrits par le P. Martin, ainsi que divers ouvrages annotés de sa main, où l'on trouve des remarques historiques sur le Canada.

Malgré ses grandes souffrances, il publia, pendant ses dernières années, divers ouvrages sur le P. Jogues, le P. de Brébeuf, le P. Chaumonot, Montcalm, etc. Le dernier de tous ses ouvrages a été publié cette année, 1886 ; il est consacré à la notice biographique de *la Mère Saint-Stanislas*, une sainte religieuse de la miséricorde de Jésus, de l'Ordre de Saint-Augustin, à l'Hôtel-Dieu, d'Auray. C'était la sœur même du P. Martin. Rien de plus édifiant que ce récit écrit de la main d'un frère. Nous avions oublié quelques publications du P.

Martin, en faveur des âmes pieuses. Dès son arrivée au Canada, il voulut leur être utile par quelques opuscules de piété. C'est à lui qu'on doit le premier manuel du pèlerin de N.-D. de Bonsecours. Il a aussi publié plusieurs neuvaines, entre autres, celles à saint François-Xavier et à saint Antoine de Padoue.

Comment parler de ses pieux écrits sans dire un mot de sa vie comme missionnaire ? Avant l'arrivée des Jésuites, le champ des missions commençait à être défriché par les RR. PP. Oblats, venus l'année précédente. On sait quel enthousiasme et et quels succès de conversions leur zèle produisit partout. Les Jésuites employèrent à la prédication et au ministère des âmes, les huit années qui s'écoulèrent avant l'ouverture de leur collège. Nous avons déjà vu les uns exercer leur zèle à Laprairie et les autres à la cathédrale de Montréal. Les uns et les autres ne tardèrent pas à être appelés pour prêcher dans les collèges, dans les couvents et dans les paroisses ; non seulement dans le diocèse de Montréal, mais bientôt dans ceux de Québec, de Kingston et de Toronto. Signalons comme mémoire de l'année 1843, les retraites aux collèges de Chambly et de Sainte-Thérèse ; une autre aux Ursulines de Trois-Rivières ; puis les missions dans

les paroisses de Saint-Pie, de Sorel, de Rigaud, de Saint-Benoit, de Saint-Eustache, une mission à Ottawa, une retraite de tempérance à la cathédrale de Montréal, et enfin la neuvaine de saint François-Xavier à la paroisse. Nous voyons quel vaste champ fut ouvert aux Pères Jésuites pour exercer leur zèle. Mentionnons encore les retraites ecclésiastiques de Montréal, de Québec et de Toronto.

Le plus souvent c'était au P. Martin avec le P. Hanipaux d'aller travailler à cette immense moisson. Le P. Hanipaux était ardent et impétueux ; le P. Martin avait une éloquence ordinairement simple mais noble ; il avait, non cette véhémence qui arrache et entraîne, mais une certaine chaleur propre à exciter l'attention de l'esprit et les émotions du cœur. Il aimait surtout à instruire. Il ne se permettait jamais ces phrases recherchées où l'orateur s'écoute et semble désirer qu'on l'admire. Il parlait sur un plan bien tracé, bien divisé et rempli de preuves solides. Comme il cherchait surtout à convaincre l'esprit, il avait souvent un trait aigu propre à faire entrer sa preuve par une pointe acérée et à empêcher qu'on ne l'oubliât. On se rappelle encore ses examens de conscience, où il rendait les pécheurs si honteux de leurs faiblesses et de leurs témérités. D'ailleurs, le P.

Martin, après sa longue expérience et avec la charité de son esprit, avait une grande facilité de préparation.

Malgré ses nombreuses occupations, il était toujours prêt, toujours content de se dévouer pour le service de Dieu et le bien des âmes. Mais si nous voulons avoir le trait caractéristique du fondateur du collège Sainte-Marie, nous dirons que le P. Martin a été un de ses hommes nés pour le gouvernement, un homme d'autorité et de sage discrétion, de régularité et de discipline observée avec des vues de foi.

Son administration était à la fois tempérée par une noble fermeté et par une douceur toujours maîtresse dans l'exécution.

Ceux qui l'ont connu n'oublieront jamais la puissance de son commandement. On lisait sur son visage la force d'une volonté inébranlable ; mais à peine avait-on entendu sa voix, qu'on sentait les vibrations d'une âme bienveillante, toujours prête à entendre une bonne raison et à accueillir avec bonté une soumission sincère. On disait de lui : " Il est sévère, mais juste, il veut notre bien et non " le sien ; tous lui sont égaux, il n'a pas d'acception " de personne. " Il exerçait un grand empire sur ses inférieurs, mais de son côté il ne se permettait

jamais de familiarités qui pussent porter atteinte à sa dignité. Le respect qu'il inspirait aux enfants ne faisait qu'augmenter l'affection qu'ils lui portaient. Son œil était toujours vigilant, afin de prévoir les conséquences dans leurs principes, et d'avoir, au besoin, à prévenir le mal plutôt qu'à le punir. En classe, il avait toujours la liste de ses élèves sous les yeux et un crayon à la main, pour noter les mérites et les défauts, ainsi que les récompenses gagnées. Sa longue expérience des collèges l'avait familiarisé avec toutes les méthodes d'enseignement et de formation de la compagnie. On sait que ces méthodes ont pour but principal d'obtenir le travail et l'attention des élèves, et par le moyen d'une noble émulation, de les habituer à soutenir la lutte, à vaincre dignement et à faire des progrès dans la vie des études, en attendant celle des affaires.

Pour terminer ce récit, j'ajouterai brièvement que le P. Martin a été Recteur du collège Sainte-Marie, à Montréal, jusqu'en 1857. Il fut ensuite Supérieur de la résidence de Québec, et il quitta pour toujours le Canada en 1861. A son retour en France, il fut Recteur, à Vannes, du collège Saint-François-Xavier, dont son noble père avait si généreusement acquis la propriété à la compagnie

de Jésus. Plus tard, il fut Supérieur à Poitiers et à Rouen. Enfin nous savons qu'il a langui pendant de longues années au collège de Vaugirard, et qu'il vient d'y mourir sur la propriété même où M. Olier a été le fondateur des MM. de Saint-Sulpice.

Le P. Vasseur, ancien professeur du collège Sainte-Marie, nous communique quelques détails sur les derniers jours du P. Martin : nous les ajouterons en terminant : " Notre bon P. Martin, écrit-" il, a fini, ces jours derniers, sa longue et belle " carrière. J'avais obtenu de lui, à force d'instances, " d'aller chaque matin et chaque soir lui faire une " petite lecture édifiante. Il faut noter que s'il avait " refusé ce genre de service jusqu'à ses derniers " jours, c'est que par principe, il ne voulait que " personne fût dérangé à cause de lui. Je lui lisais " le livre qu'il avait choisi : les entretiens du P. " Lallemant sur l'Eucharistie. Il savourait ces lec-" tures, et en dépit de son caractère granitique, " très peu porté à la grande expansion, il me re-" merciait chaque fois avec grande effusion de " reconnaissance.... Jusqu'à sa dernière heure, il a " été l'homme de la règle. C'est seulement quel-" ques jours avant sa mort qu'il ne s'est plus levé " à quatre heures du matin. Que faisait-il toute sa

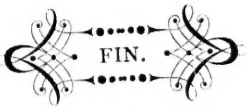
" longue journée, alors que pendant un mois ses
" yeux fatigués lui refusaient leur service ? Il priait
" et trouvait moyen de s'occuper, ne fût-ce qu'à
" coller des petites feuilles, dessins, etc., qui pou-
" vaient amuser les enfants de l'infirmerie du
" collège.

" Rien de plus doux et pour ainsi dire de plus
" simple pour lui que de terminer son pèlerinage.
" Maintes fois pendant ses deux dernières années,
" il me disait : " Je m'attends bien à passer d'un
" moment à l'autre, dans un accès de toux causé
" par mon asthme. "

" Malgré son grand âge et son extrême faiblesse,
" il a continué jusqu'au dernier moment à être
" jovial, à garder en récréation le mot pour rire et
" des réflexions pleines de sel ; personne, par
" exemple, de plus délicat à l'endroit de la charité
" et de la réputation du prochain.

" Pendant les cinq ou six derniers mois de sa
" vie, c'était pour lui une fatigue énorme de dire
" la messe, car le moindre mouvement le mettait
" hors d'haleine ; eh bien ! malgré cela, il a toujours
" courageusement repris ce saint exercice, après
" l'interruption de quelques jours, causée par une
" aggravation de la maladie. Trois jours avant sa
" mort, le mal parut diminuer, mais il ne voulut

" pas se faire illusion, et il pria le médecin de lui
" dire nettement sa pensée.... Est-ce la fin ? Le
" médecin lui ayant répondu affirmativement, le
" P. Martin, en dépit de son extrême faiblesse,
" se découvrit avec respect et fit son solennel et
" dernier acte d'obéissance. "



262

862119

de lui
? Le
ent, le
blesse,
nnel et